

Nathaniel HAWTHORNE

La Lettre écarlate

HAWTHORNE, Nathaniel, *la Lettre écarlate*. Préface de Julien Green (1928). Traduction de Marie Canavaggia (1954). Paris. Gallimard. Folio classique n°916. 2001. 368 pages.

Après avoir exercé différentes professions et écrit quelques nouvelles, Nathaniel Hawthorne (1804-1864) publie *The Scarlet Letter* en 1850. Le livre sera adapté plusieurs fois au cinéma, la dernière adaptation de 1973 étant due à Wim Wenders.

Avant de se lancer dans le récit, Hawthorne nous offre un texte d'une soixantaine de pages, « LES BUREAUX DE LA DOUANE. *Pour servir de prologue à La Lettre écarlate* », dans lequel il explique d'où lui est venue l'idée de ce livre. Inspecteur des douanes du port de Salem (1846-1849), il aurait découvert par hasard des papiers ayant appartenu quatre-vingts ans plus tôt à l'inspecteur Pue, dans lesquels était narrée l'histoire qu'il reprend dans son roman. Dans ce prologue, outre des portraits savoureux, il analyse le danger du fonctionnariat.

Le roman, à la troisième personne – mis à part quelques ruptures de la narration pour des adresses au lecteur – débute par la focalisation sur une porte de prison, au seuil de laquelle apparaît une très belle jeune femme, un bébé hurlant dans les bras. C'est Hester Prynne, débarquée seule d'Angleterre depuis quelques mois, en attente de son mari. Conduite sur le pilori de la place du marché, elle est désignée comme femme adultère, condamnée à porter sur le cœur la lettre A brodée, marque de son crime, d'autant plus grand qu'elle refuse de désigner son partenaire. Son confesseur, le Révérend Dimmesdale l'exhorte à révéler le nom de ce dernier, elle ne cède pas. Dans la foule, elle reconnaît un vieil homme, qui n'est autre que son mari. Le drame va tourner autour de ces trois personnages : Hester qui élève dignement sa fille, Pearl, grâce à ses dons exceptionnels en couture et broderie, et dont la conduite irréprochable lui fait gagner l'estime des habitants de Salem, le Révérend, à l'hypersensibilité malade, vénéré par ses ouailles et dont on devine le secret partagé avec Hester, et enfin, le vieux mari, savant versé dans la botanique qui change de nom, se fait passer pour médecin, gagne ainsi ses entrées dans toutes les maisons de la ville, et finit par partager le logement du Révérend Dimmesdale en manigancant la vengeance dont il rêve. Autour d'eux, les habitants de Salem font une sorte de caisse de résonance.

Ce huis clos se résoudra, mais Hester Prynne, malgré la possibilité de vivre en Angleterre auprès de sa fille richement dotée par son mari, reste fidèle, avec orgueil, à sa lettre écarlate, témoignage d'un véritable amour.

Hawthorne décrit magistralement la barbarie d'une société puritaine, dans laquelle « la loi et la religion ne faisaient qu'un » (p.79), barbarie toujours prête à resurgir, quand elle n'a toujours eu cours.

Note. Soulignons que la traductrice est la fameuse secrétaire de Céline, à laquelle il rendait, dès que possible, un hommage appuyé pour son travail de relecture et son rôle d'intermédiaire avec les éditeurs. Ils échangèrent de nombreuses lettres qui furent publiées.

Citations

« J'avais cessé d'être un médiocre écrivain pour devenir un médiocre inspecteur des Douanes, et voilà tout. (...) un fonctionnaire de la Douane qui reste longtemps en place ne saurait être un personnage digne d'éloges et ceci pour plusieurs raisons. L'une d'entre elles est l'état de dépendance où il doit se résigner pour conserver sa situation et une autre la nature même de cette situation qui, tout en étant, je n'en doute pas, honorable, ne le fait pas participer aux efforts réunis de l'humanité.

Tant qu'il s'appuie sur le bras puissant de la République, la force personnelle d'un individu l'abandonne. (...) L'or de l'Oncle Sam (...) est semblable à l'or du diable : celui qui le touche doit prendre bien garde ou il pourrait lui en coûter, sinon son âme, du moins nombre de ses meilleures qualités : sa force, son énergie, sa persévérance, sa loyauté – enfin, tout ce qui donne du relief à un caractère viril. » p. 69-71, *Prologue*

« Le monde était hostile. L'enfant elle-même étaient décourageante avec les défauts qui (...) obligeaient enfin souvent Hester à se demander amèrement si mieux n'eût pas valu qu'elle ne fût pas venue au monde.

En vérité, la même sombre question lui montait souvent à l'esprit à propos de la race entière des femmes. Quelle est la vie qui vaille la peine d'être vécue même par la plus heureuse d'entre elles ? (...) Une tendance aux spéculations de l'esprit, si elle peut lui apporter de l'apaisement comme à l'homme, rend une femme triste. Peut-être parce qu'elle se voit alors en face d'une tâche tellement désespérante. D'abord le système social tout entier à jeter par terre et à reconstruire ; ensuite, la nature même de l'homme (...) à modifier radicalement avant qu'il puisse être permis à la femme d'occuper une position équitable. » p. 236-237